

	Le Rumin Jean-Louis : Né le 10-07-1900 à Plouyé ; 1927, prêtre, vicaire à Guilers ; 1945, recteur de Saint-Cadou ; décédé le 15-03-1949. Étude : <i>Semaine religieuse de Quimper et Léon</i>, 1950 p. 201-202.
--	---

M. Jean-Louis Rumin, Recteur de Saint-Cadou. M. Rumin est mort jeune, à peine âgé de 49 ans. Pendant toute sa vie il a dû porter la croix d'une santé toujours précaire ; et ceux qui le connaissaient intimement se demandaient souvent comment il pouvait tenir et garder cette bonne humeur qui le caractérisait.

Au foyer paternel, à Plouyé, il avait reçu durant toute son enfance, une formation chrétienne solide, l'affection d'une mère très bonne adoucissant la discipline sévère imposée par le père, un chrétien honnête et droit. Souvent malade, même enfant, il dut interrompre, à plusieurs reprises, ses études. Il dut même un jour quitter le Séminaire, les docteurs ayant jugé que l'état déplorable de sa santé ne lui permettrait pas d'être prêtre. Mais Dieu en avait jugé autrement. Il put rentrer au Grand Séminaire et fut ordonné prêtre à l'ordination de juillet 1927.

Après quelques mois passés comme aumônier à La Norgard, il fut nommé vicaire à Guilers-Brest fin octobre 1927, près du très regretté M. Paugam. M. Rumin allait y rester jusqu'à sa nomination comme recteur de Saint-Cadou, en octobre 1945 : 18 années d'une activité très fructueuse.

L'abbé Rumin était un prêtre zélé, charitable. Régulier dans ses exercices de piété personnelle, il avait l'art de faire prier les autres, les amenant à réciter avec lui le chapelet, les conduisant à l'église pour la visite au Saint-Sacrement. Il visitait régulièrement les paroissiens, aimant à faire rire par un mot plaisant et donnant en toutes circonstances le conseil qu'il fallait. On venait fréquemment le consulter parce qu'il était prudent, hardi aussi quand il le fallait.

Il était très assidu près des malades qu'il visitait toutes les semaines, quelquefois plus souvent, relevant leur moral, prodiguant soins et conseils. Très irrégulièrement, il les confessait, leur portait la sainte communion et en amenait ainsi plus d'un à une grande intimité avec Dieu.

Dès son arrivée à Guilers, son premier souci fut de faire revivre le patronage Saint-Valentin. Après avoir fait aux bâtiments les travaux matériels nécessaires, il s'efforça d'attirer les jeunes par le théâtre, le bon cinéma, la lecture, le foot-ball et toutes les œuvres de jeunesse. Il y réussit parfaitement.

En accord avec son recteur, et Mme Riou, la directrice de l'école libre de filles, il travaille ensuite à agrandir l'école de Kroaz-Lann. Il y adjoint un oratoire et un cours ménager, et engage de grosses réparations.

Les garçons n'avaient pas d'école libre. On les dirigeait sur les écoles chrétiennes de Saint-Renan. La Croix -Rouge, Saint-Louis de Brest, en presque totalité, aidant et faisant aider les familles nécessiteuses, jusqu'au jour où, bénéficiant de circonstances favorables, l'abbé Rumin dotera lui-

même la paroisse de Guilers de la magnifique école de Kermengleuz. Dieu sait combien il s'est dépensé pour cette œuvre.

Il travailla aussi avec M. le chanoine Paugam à embellir l'église où les paroissiens aimaient à l'entendre prêcher, car ses instructions étaient toujours bien adaptées. M. Rumin avait une formation intellectuelle étendue : ses longues nuits d'insomnie lui permettaient de lire beaucoup.

Vint la guerre. Plus que jamais il se fait tout à tous, surtout aux jours sombres qui précédèrent la libération et qui vit tant de deuils dans la paroisse. Il parcourait la paroisse au chevet des mourants soignant les blessés, enterrant les morts. Il allait l'un abri à l'autre semant partout la confiance, relevant les courages, faisant l'admiration de tous, habitants de la paroisse ou troupes de libération.

En octobre 1945, Monseigneur l'Evêque l'appointa recteur de Saint-Cadou. Il y travaillera avec la même ardeur, le même zèle. En trois ans et demi, il marquera profondément la paroisse, tant il est vrai qu'il n'était jamais superficiel.

Jusqu'au dernier moment, il aura le souci des âmes que Dieu lui avait confiées : la dernière fois qu'il se lèvera, ce sera pour aller, appuyé sur deux hommes, porter les sacrements à un mourant. Il se recouchera au retour et ne se relèvera plus. Avait-il le pressentiment que c'était fini ? Il semble que oui. Car il prit les dispositions que lui permettait encore son état.

Ses dernières paroles furent pour supplier qu'on n'adoucit pas ses souffrances par des calmants : « Je veux souffrir tout ce que j'ai à souffrir. J'offre toutes mes souffrances pour la conversion de ma paroisse. »

L'agonie fut longue et douloureuse et venait porter un dernier achèvement à une œuvre si bien menée durant de longues années. « Consummatum est : tout est achevé. » Comme le Christ, il avait souffert un long martyre en son corps et souvent en son âme, achevant pour sa part, comme le dit saint Paul, ce qui manque à la passion du Christ. Puisse une pareille vie de prêtre susciter en d'autres âmes le désir de se donner aussi au service de Dieu et des âmes.

J. T.

Semaine religieuse de Quimper et Léon, 31/03/1950 p. 201.